

s'emparait d'elle, chaque jour plus violente, l'excitant à faire plus que ne le permettaient les forces humaines.

Les heures s'écoulaient sans qu'elle songeât à quitter l'aiguille, même pendant quelques courts instants.

Que lui importait de travailler ainsi sans relâche, puisque au bout se trouverait toute la joie, tout le bonheur qu'elle ambitionnait : revoir son enfant et se consacrer de nouveau à ses devoirs de mère ?

Parfois, ce beau rêve s'évanouissait tout à coup quand elle se reportait par la pensée vers les circonstances qui l'avaient forcée de se séparer du cher exilé.

Elle le revoyait pâle, étiolé, n'ayant plus que le souffle.

Il lui semblait entendre encore cette respiration saccadée qui ressemblait au râle d'agonie.

Toutes ses douleurs un instant surmontées se réveillaient en son cœur, plus violentes que jamais.

Puis, bien vite, elle s'efforçait de sécher ses larmes, pour ne pas perdre de précieuses minutes de travail.

Elle se disait que son temps ne lui appartenait plus, qu'elle n'avait plus le droit d'en distraire une seule seconde, même pour souffrir, même pour pleurer...

Elle se résignait !

Et quand—accablée de fatigue,—les doigts raidis et la vue brouillée, elle était forcée de quitter l'ouvrage, la malheureuse mère passait—dans une insomnie douloureuse—les quelques heures qu'elle eût dû consacrer à un sommeil réparateur.

Hélas ! elle ne se doutait pas, l'infortunée, que, surmenée à force de travail, épuisée par les veilles, minée par le chagrin, elle courait à un danger terrible, imminent, et qui allait la plonger, de nouveau, dans le plus affreux désespoir.

Un matin qu'elle s'était mise à l'ouvrage de meilleure heure encore que d'habitude, et qu'elle s'apprêtait à terminer la dernière pièce d'une merveilleuse douzaine de chemises de batiste garnie de fines broderies et de dentelles, il lui sembla qu'un nuage passait sur ses yeux et qu'elle était prise de vertige.

Toutefois la sensation n'avait été que passagère et Marie-Jeanne avait continué de travailler sans relâche.

Encore quelques heures et elle pourrait aller reporter son ouvrage !

Ce jour-là elle laissa—sans s'en apercevoir—passer le moment qu'elle s'acriait au maigre déjeuner.

Toute à son travail et préoccupée d'y mettre la dernière main, elle ne s'occupait pas de l'heure, quand, tout à coup, il lui parut que le jour baissait.

Quittant alors la place où elle se tenait, elle tira sa table près de la fenêtre, afin de profiter encore un peu de la dernière clarté du jour.

Mais, au bout d'un instant, elle fut obligée de reconnaître que, décidément, elle n'y voyait plus assez pour travailler sans lumière.

—La nuit vient, se dit-elle.

Mais à ce moment elle entendit, dans la rue, le cri d'une marchande de légumes qui, d'ordinaire, passait sous sa fenêtre en plein jour.

Etonnée, elle se demandait quelle heure il pouvait bien être, lorsque l'horloge de l'église voisine retentit quatre fois.

—Quatre heures ! s'écria Marie-Jeanne, quatre heures, et nous sommes en juillet !...

Un trouble subit envahit son esprit.

Et tandis qu'elle s'obstinait à achever ce qu'il lui restait à faire, elle se disait que même pendant les temps d'orage, lorsque de gros nuages plombés couvraient le ciel, le jour ne baissait jamais à ce point.

Mais alors était-ce donc qu'elle n'y voyait plus ?

Cette horrible pensée traversa son esprit comme un éclair, et tout son sang lui afflua au cœur.

Elle voulait encore douter. Ce pouvait être une impression nerveuse qui allait cesser bientôt et qui n'aurait pas de suites.

Elle avait repris la chemise à laquelle elle travaillait tout à l'heure, afin de s'assurer que les moindres détails de la broderie ne lui échapperaient pas...

Mais elle eut beau approcher la toile de ses yeux, celle-ci ne lui apparaissait que comme un nuage floconneux sur lequel elle ne distinguait plus ni trace de couture, ni garniture, ni même les dentelles qu'elle venait d'y coudre.

Un cri d'épouvante s'échappa de sa gorge.

Il n'y avait plus à en douter, elle n'y voyait plus.

Le nuage qui, le matin déjà, avait passé sur ses yeux était revenu les recouvrir, plus sombres, plus épais encore...

Et cette fois il ne se dissipait plus.

Un tremblement convulsif agita tout le corps de Marie-Jeanne.

Son esprit s'égarait. Ses idées se troublaient.

Pendant quelques instants il lui sembla que tout tourbillonnait autour d'elle et qu'un abîme s'ouvrait sous ses pieds.

Elle se couvrit le visage de ses mains, comme si elle eût espéré, après avoir ainsi reposé ses yeux, voir se dissiper, tout à l'heure, le nuage qui les obscurcissait.

Et elle pensait :

—Ne plus voir !... Aveugle !... Aveugle !...

Non, cela ne pouvait être. Dieu qu'elle avait tant prié de lui donner le courage, de lui laisser la force d'accomplir sa tâche de chaque jour, Dieu n'aurait pas voulu la frapper aussi cruellement, après tout ce qu'elle avait déjà souffert.

Et cependant, tandis qu'elle élevait ainsi sa pensée vers le ciel, l'affolement s'emparait de son esprit, la terreur envahissait son âme.

C'était donc que la Providence l'abandonnait et que le Tout-Puissant rejetait ses prières !

Et, dans un mouvement d'insurmontable désespoir, Marie-Jeanne, les bras levés vers le ciel, s'écriait :

—Mon Dieu !... Epargnez-moi ce malheur ! Prenez pitié de mon enfant !

Puis, se laissant tomber sur les genoux, le visage baigné de larmes, elle continuait d'implorer la Providence, elle l'appelait désespérément à son secours !

A la fin, s'efforçant de surmonter cette immense douleur, elle voulait encore se persuader qu'elle s'alarmait peut-être à tort, mettant sur le compte de la terreur folle qu'elle venait d'éprouver et surtout de l'appréhension d'être obligée de s'arrêter dans son travail, le trouble qui continuait de se manifester dans sa vue.

Alors elle voulut essayer de travailler à la lumière, désirant coûte que coûte achever l'ouvrage qu'elle essaya d'y voir assez pour exécuter le travail délicat qu'elle avait à faire.

C'est à peine si l'habitude aidant elle eût pu coudre à grands points, mais il ne fallait pas songer, au moins ce jour-là, à continuer les fines piqures, les points à jour qui demandent à être si réguliers, les petits plis qu'elle avait encore à faire aux empiècements des chemises.

Alors, arrêtée si brusquement dans cette vie de labeur à laquelle elle s'était promise de se consacrer tout entière, la courageuse créature voulut savoir à quoi s'en tenir sur son état.

Mais, n'ayant pas d'argent pour aller consulter tout de suite un médecin, elle dut se résigner à attendre jusqu'au lendemain matin l'heure de la consultation gratuite, pour se présenter au dispensaire de son quartier.

Cette nuit-là, elle la passa dans la prière et dans les larmes, comptant les heures trop lentes à s'écouler, attendant avec une impatience fébrile le retour du jour, dans l'espoir que la vue lui serait revenue et qu'elle pourrait reprendre son ouvrage.

Alors elle n'aurait plus qu'à rattraper les quelques heures qu'il lui avait fallu perdre ; elle se promettait de ne plus quitter l'aiguille de toute la journée.

Et, cette espérance pénétrant de plus en plus profondément dans son cœur, la pauvre mère pensait à son enfant, dont le berceau vide était là à côté de son lit.

Elle lui parlait par la pensée, disant :

—Voilà déjà huit jours que je ne t'ai vu, mon petit Charlot ! Ah ! je ne croyais pas qu'on pût tant aimer et tant souffrir !...

Puis, s'interrompant tout à coup à l'idée que son fils, qui était si malade quand elle avait dû se décider à le porter à l'hospice, avait peut-être succombé, la malheureuse femme sautait à bas de son lit et s'habillait à la hâte comme si elle eût voulu courir s'informer si son enfant était encore de ce monde.

Et, après ce moment de folie, elle retrouvait quelques instants de calme.

Portant les mains à son cœur apaisé, elle se murmurait à elle-même :

—Non ! tu n'es pas mort, mon petit Charlot, car, si Dieu t'avait repris à ta mère, est-ce qu'elle vivrait encore ; si ton âme était retournée au ciel, est-ce que la mienne ne l'aurait pas suivie ?

« Nous avons des pressentiments qui ne nous trompent pas, nous autres mères.

« Au moment où tu aurais rendu le dernier soupir, quelque chose se serait brisé en moi, mon petit Charlot, pour m'avertir que je n'avais plus besoin de lutter, que, toi parti, je pouvais me laisser mourir aussi, pour aller te rejoindre là-haut !...

« Si mon cœur bat encore, si mon âme est pleine d'amour pour toi, c'est que tu vis, ô mon ange, c'est que Dieu permet que nous nous revoyions ici-bas !...

Marie-Jeanne s'était assise sur son lit pour attendre que le jour parût.

Mais, accablée de fatigue, après avoir éprouvé les terribles émotions qui avaient brisé son corps, elle succomba à la fin et s'endormit.

Sommeil bienfaisant que la nature envoie aux malheureux pour leur donner, pendant quelques moments, l'illusion du bonheur.

Marie-Jeanne eut l'un de ces rêves qui, même après le réveil, laissent une impression profonde.

Elle se voyait assise, comme d'habitude, auprès de la table sur laquelle était étalé son ouvrage.

Elle travaillait, en pensant qu'il y avait un mois passé qu'elle n'avait ni vu son fils, ni entendu parler de Bertrand.